

## ***L'insulte (L'affaire No. 23) de Ziad Doueiri***

JOSEPH KORKMAZ

IESAV – USJ

Le film s'ouvre, dans un prégénérique, sur le leader des Forces Libanaises, Samir Geagea (Rifaat Tarabey), haranguant un parterre de partisans conquis, dont se détache un jeune homme, Toni Hanna (rien à voir avec le chanteur local qui porte le même nom), mécanicien-garagiste, instinctif et fanatisé au maximum. Le discours appelle pourtant à l'adhésion à l'Etat censé défendre tous les citoyens, et l'époque de Beyrouth Est quadrillée par Les Forces Libanaises, appartient au passé. Les milices chrétiennes, à l'instar de beaucoup d'autres, ont été dissoutes à la fin de la guerre civile, et leurs chefs ont intégré la vie politique pacifiée et consensuelle du moment. Cette entrée en matière montre clairement la dichotomie entre le point de vue officiel du leader et l'état d'esprit et le comportement de Toni Hanna. Il ne suffit pas de prendre une position favorable à la réconciliation générale et à la compréhension de l'autre pour mettre fin à la haine et aux séquelles de la guerre encore présentes dans les mentalités. Le mérite de Ziad Doueiri, comme la plupart des cinéastes qui ont abordé avant lui l'après-guerre, réside dans le fait qu'il met en scène cette dichotomie. Le sujet retenu concerne la rancœur des Chrétiens de Beyrouth Est et particulièrement du quartier de Fassouh à Achrafieh, à l'égard des Palestiniens qui étaient leurs ennemis durant la guerre, et vice versa. La confrontation entre les deux camps est une contribution majeure à l'éveil et à l'évolution des mémoires. Le cinéaste a traité ce sujet avec une rare audace, s'aventurant là où ses confrères s'étaient engagés prudemment. Les lieux, les protagonistes, les événements historiques sont désignés par leurs noms authentiques. A l'allusion et à la demi-teinte, le cinéaste préfère le langage cru et les situations choquantes où la provocation le dispute à la vulgarité. La délicatesse et la modération dans les faits et les gestes sont balayées par la démesure et le grotesque. L'humour pointe dans les moments conflictuels, dans la folie qui dérive de l'exacerbation des émotions et des réactions. Un livreur de pizzas est pris pour un des motards qui ont dessiné l'étoile de David sur la devanture du garage de Toni. Il finira mal en se faisant renverser, dans sa fuite, par une voiture. On rit jaune quand le malaise et l'inconfort l'emportent sur la raison et la sagesse.

D'un incident banal – un chrétien ( crétin ?!) qui lave son balcon, éclabousse délibérément un contremaître palestinien chargé de l'aménagement de la route et des immeubles –, Ziad Doueiri en fait une tonne. La souris accouche d'une montagne. L'insulte proférée par le Palestinien et surtout le refus de s'en excuser comme l'exige coûte que coûte Toni, ne cessent de dégénérer pour devenir une affaire d'Etat.



*L'insulte : « Fils de pute »*

L'effet boule de neige réveille les démons et les ressentiments de la guerre, divise verticalement l'opinion et les familles et met en danger la cohabitation intercommunautaire fragile du pays. La radicalisation des convictions et l'entêtement à les défendre jusqu'au bout, peuvent entraîner une nouvelle guerre civile. Le jeu vaut-il la chandelle ? Oui, dans un pays et plus généralement dans un Orient gagnés par les excès, la volubilité et les épanchements passionnés. La crise confessionnelle de 1860 n'avait-elle pas éclaté suite à une querelle entre des enfants druzes et chrétiens ? A ce niveau-là on peut faire confiance au cinéaste et à sa coscénariste et compagne, Joëlle Touma. En dépit de leur éloignement et de leur séjour en Europe et aux Etats-Unis, ils connaissent très bien les mentalités et les comportements de leurs compatriotes. Preuve en est les portraits et les faits et gestes, d'une justesse évidente, de leurs nombreux personnages.

Cependant un tel incident paraît d'un autre temps. Il aurait été plus compréhensible s'il avait eu lieu aujourd'hui entre un musulman et un chrétien et au mieux entre un réfugié syrien et un chrétien. La phrase récurrente qui illustre l'indignation de Toni, « si j'étais un palestinien je serais mieux traité », n'est-elle pas ce que l'on entend aujourd'hui de la bouche des Libanais à l'encontre des Syriens qui leur ont pris leurs emplois et qui ne payent ni taxes, ni impôts, ni charges ? L'incident se situerait plus vraisemblablement après l'assassinat du président élu, Béchir Gemayel, c'est-à-dire à la fin des années quatre-vingt ou au début des années quatre-vingt-dix. Aujourd'hui la haine entre Chrétiens et Palestiniens n'est plus aussi vive que ne le montre le film, et le mythe de Béchir Gemayel n'est plus aussi prégnant. On a l'impression que le cinéaste a porté longtemps en lui son projet, mais il n'a pas pu le concrétiser que vingt ans après. Toni Hanna, son personnage principal, né en 1970, à Damour, une ville sur le littoral Sud du pays, n'a pas fait la guerre. Il avait six ans quand son père l'a porté loin de la ville assiégée puis occupée et martyrisée par des Palestiniens venus de Syrie et par des milices locales qui leur

sont affiliées. On ne dit pas clairement que sa famille a péri dans le massacre de la population civile. Alors peut-il avoir une telle aversion des Palestiniens si l'on se contente de ces données ?

Quoi qu'il en soit Toni est le personnage qui véhicule le récit. Ce n'est pas par hasard qu'il est à bord de sa voiture au début, au milieu et à la fin du film et qu'il a sans cesse affaire aux bagnoles de tout genre dans son garage. Va-t-il dans la bonne direction ? C'est là toute la question. Entre sabotages prémédités (décrocher le Delco de la voiture de Yasser, le Palestinien) et pièces de rechange falsifiées (la marque Bosch a perdu son s sur l'une d'elles), Toni navigue à vau-l'eau. Il a beau chercher l'original derrière le simulacre (son rejet des produits made in China est un point commun avec son ennemi Yasser), il est sans cesse confronté au faux, au mensonge, au double trompeur. Sa version de la guerre civile et les conclusions schématiques auxquelles il a naïvement abouti, sont du même ordre. Toni est prisonnier de sa propre conviction à tel point qu'il est totalement imperméable aux avis et opinions de l'autre. L'aveuglement est synonyme d'intolérance. Le jeune homme ne veut rien entendre des arguments du palestinien (ce qui est plus ou moins compréhensible), mais reste de marbre devant les sollicitations du responsable du chantier, Talal (Talal El Jurdi), et les remontrances de sa femme et de son père (ce qui est inadmissible). Ziad Doueiri filme Toni dans sa voiture où une croix et un badge du Christ sont bien visibles, et nous projette sur le balcon de son appartement où trône une grande statue de la Vierge. Cette introduction renseigne habilement sur la nature du personnage et son contexte. Même chose plus loin quand on entre dans le garage de Toni. En plus des signes chrétiens ostentatoires, il y a l'enregistrement d'un discours de Béchir Gemayel qui s'en prend violemment aux Palestiniens.

Trente-cinq ans ont passé et Toni continue de vouer un culte à Béchir Gemayel et à diffuser ses discours, et pourtant il n'avait que douze ans à sa mort en 1982. Sa jeune épouse, Shirine (Rita Hayek), est d'office une femme au foyer. Enceinte d'un premier enfant, une fille qui ne peut que porter le prénom de la femme de Samir Geagea, Sithrida, elle porte dans son ventre rond un futur témoin de l'incident et de ses retombées.



*Le ventre rond porteur de la nouvelle génération*

D'une manière générale, les femmes représentent la sagesse et la modération face à l'extrémisme et à l'autoritarisme butés des hommes. Shirine se dépense en vain pour raisonner son mari et lui faire saisir l'ineptie de son escalade. Manal (Christine Choueiri), l'épouse chrétienne de Yasser, est un parangon de vertu. Le fait d'épouser un réfugié palestinien musulman est en soit une preuve d'humanité et d'ouverture d'esprit. Ne peut-on voir à travers elle la scénariste, Joëlle Touma, une chrétienne qui s'est mariée avec Ziad Doueiri, un musulman de Beyrouth Ouest ? Nadine (Diamand Bou Abboud), la jeune avocate qui plaide gratuitement la cause de Yasser, a dû, pour la première fois, affronter publiquement au tribunal son père, l'éminent juriste Wajdi Wehbé (Camille Salamé), qui a défendu auparavant Samir Geagea. Par ailleurs, son intrusion dans le camp palestinien qui est, en même temps, sa première apparition à l'écran, est un parachutage en vue d'un sauvetage. En effet, on voit d'emblée, en gros plan, les talons pointus des chaussures d'une jeune femme bourgeoise qui foule un sol misérable, et on se demande ce que vient faire une dame bien sapée dans cet endroit mal famé. Tombée du ciel, elle surprend Yasser et sa femme autant que le spectateur qui découvre plus loin – autre commodité – qu'elle est la fille de l'avocat qui défend Toni.

Une dernière femme occupe une place capitale dans le déroulement du récit : la juge de la cour d'appel, Colette Mansour (Julia Kassar). Entourée de deux juges-conseillers, elle doit jauger les arguments et les preuves équivalents des deux bords. Son verdict, contrairement à l'homme, juge de la première instance qui a subi l'indignation et a échappé à une éventuelle agression de Toni, est un modèle de pondération. Les femmes sont les spectatrices silencieuses des déboires et des dérives des hommes. Mais leur effacement ne signifie pas leur absence et leur ignorance. Elles sont bien présentes, et leurs opinions comptent.



*Shirine tente vainement de raisonner Toni, son mari*

Elles laissent aux hommes la gesticulation tapageuse et les manifestations haineuses pour exprimer dans leurs propos, et parfois dans leurs larmes, leur désapprobation et leur amertume. Si l'on veut s'en tenir aux personnages et aux intentions du cinéaste et de sa coscénariste, les femmes auraient mieux géré les mémoires de la guerre. Si l'on avait laissé Shirine et Manal régler l'affaire, il n'y aurait pas eu les conséquences malheureuses que les hommes avaient, par leurs bêtises et leur obstination, provoquées.

Le palestinien, Yasser Salameh, est présenté sous de meilleurs auspices que Toni Hanna. Son prénom est celui de Yasser Arafat, le chef historique de l'OLP, et son patronyme est celui de Abou Hassan Salameh, son compagnon d'armes, qui a épousé (comble de la ressemblance), une chrétienne, Georgina Rizk, ex-miss Univers et ex-miss Liban. Le personnage est plus âgé, plus mûr et surtout plus instruit que Toni Hanna. Ingénieur diplômé de l'Université américaine, il a été en Egypte et en Jordanie avant d'échouer dans un camp de réfugiés palestiniens au Liban. Compétent et intègre comme le laissent croire les témoignages entendus au tribunal et le travail impeccable de ravalement des façades du quartier. Il a refusé l'emploi d'une peinture moins chère et trafiquée, ce qui a suscité la mise en garde du député véreux en tournée d'inspection et qui comptait s'engraisser la patte. En mettant face à face Toni et Yasser, Ziad Doueiri a avantage le second. Certes le combat est inégal, mais Toni a pour lui son identité libanaise et un statut légal que Yasser, le palestinien étranger, n'a pas. Celui-ci est facilement congédié quand il a refusé les conditions de Toni et quand l'affaire a pris une tournure grave et imprévue. N'empêche que les deux hommes ont des traits de caractère similaires. Ils sont impulsifs et ont une dignité et un amour-propre à fleur de peau.



*Les ennuis exprimés par le même geste et le même regard de Toni et Yasser.*

Tous les deux ont vécu une forme d'exil, Toni de Damour à Beyrouth, et Yasser de la Palestine au Liban, et des guerres vaines, source de frustrations et de déconvenues diverses. Toni a subi les absurdités de la guerre civile libanaise où des concitoyens et des frères d'armes s'entretuaient. Yasser a vécu la perte de la Palestine, sa terre natale, perte due aux Arabes eux-mêmes autant qu'aux Israéliens. Le rappel, lors du procès, des événements tragiques du

Septembre noir de 1970, par le biais d'un ancien soldat jordanien chargé de l'aide alimentaire à la population palestinienne meurtrie par la guerre et qui a été paralysé suite à une agression incontrôlée de Yasser, est significatif. Durant des semaines, l'armée jordanienne a combattu férocelement les organisations palestiniennes pour le grand profit d'Israël. Toni n'est revenu à Damour que quarante ans après le massacre de janvier 1976, tandis que Yasser est un réfugié apatride, ballotté d'un pays à un autre depuis « la naqba » de 1948.

Les souffrances endurées par les deux hommes les ont aigris et les ont dressés l'un contre l'autre, avant de les rapprocher à la fin. Yasser est le plus lésé des deux. Sans pays, sans papiers, sans profession durable (il est employé illégalement sur le chantier), il tente désespérément de faire bonne figure. Mais son honnêteté et son intégrité censées compenser la malédiction qui le frappe, se retournent contre lui. Il a beau observé une retenue et un silence qui l'honorent, il reste aux yeux de beaucoup de gens, un indésirable éhonté et un coupable patenté. Il refuse de reprendre devant le juge de la première instance, les propos diffamants de Toni (le regret que Sharon n'ait pas exterminé le peuple palestinien), et qui l'ont amené à lui asséner un coup violent. Il se déclare coupable et court le risque de se faire condamner à une peine de prison ferme et à payer des indemnités au plaignant. La discrétion et la soumission sont révélatrices d'une vie marquée par les défaites et les humiliations constantes. C'est pourquoi Yasser se révolte lorsque l'insulte l'atteint dans sa dignité d'homme et lorsque l'injustice dépasse les limites de l'admissible. Il ne peut tolérer le racisme et l'ostracisme, alors il ne s'excuse plus quand il entend les propos virulents de Béchir provenant du garage de Toni, et frappe hargneusement le soldat jordanien qui a arraché un morceau de pain des mains d'un enfant palestinien qui l'a volé parce qu'il avait faim durant le Septembre noir.

Le passé des deux hommes est ressenti comme une honte refoulée qu'on n'aime pas évoquer. Ainsi Yasser se tait sur ses origines dispersées au gré des déplacements et des errances. C'est durant le procès que le spectateur va le connaître vraiment. Même chose pour Toni qui n'a jamais révélé qu'il était natif de Damour. La blessure originelle occasionnée par la guerre traumatisante, est une donnée déstabilisante, destructrice du moi. La guerre a obligé Toni à rompre avec ses racines, à s'implanter dans un quartier de Beyrouth à coloration confessionnelle ultra chrétienne, alors que sa ville natale est acculée, vu sa composition démographique et sa localisation au Sud, à la cohabitation intercommunautaire. Si Toni avait vécu à Damour aussi longtemps que son père, il aurait été plus modéré et plus raisonnable dans ses convictions et ses faits et propos. Il faut attendre le dénouement pour voir Toni de retour à Damour toute honte bue. Le règlement de compte judiciaire avec Yasser l'a poussé à régler un compte avec lui-même, à accepter son statut d'homme blessé, à abandonner une forme de respectabilité bâtie sur le mépris de l'autre, du différent, de l'intrus. La phrase terrible qu'il lance à la figure du président de la République, en dépit de l'in vraisemblance et du ridicule de la scène au palais de Baabda, est symptomatique de son état d'esprit : « on n'est pas des frères

monsieur le président ». Toni apprendra – c’est là le principal mérite du film – que Yasser peut être un frère dans l’humanité, voire un semblable et un compagnon de route que les malheurs communs ont rapprochés.

Les deux hommes vont s’observer, s’invectiver, se détester, et comme des bêtes sauvages, s’apprivoiser petit à petit, pour finir par s’accepter. Le cinéaste et sa coscénariste leur donnent, à égalité cette fois-ci, les mêmes données. En effet à l’insulte de Yasser et à son excuse éventuelle, répondent les coups bas de Toni (arrosage du début, destruction de la canalisation du balcon), et au coup de poing dans le ventre de Yasser, réplique à la fin le même coup de la part de Toni. Cependant la confrontation entre les deux atteint son paroxysme au tribunal. *L’insulte* est en partie un film de procès à l’américaine.



*L’avocate Nadine et son client Yasser au tribunal.*

Les avocats et les juges s’emparent de l’affaire au grand dam des intéressés eux-mêmes. Ces derniers s’offusquent de la tournure que prennent les faits et chacun d’eux se plaint à son avocat. L’affaire leur échappe. Le petit incident banal et personnel fait les choux gras des avocats. Il y a Wajdi Wehbé qui veut redorer son blason après son échec à innocenter Geagea, et il y a la fille (Nadine) qui attend son heure pour faire ses preuves devant et face à son père. Toni et Yasser finissent par reconnaître leurs torts réciproques et souhaitent au fond d’eux-mêmes que l’affaire s’arrête là. Trop tard pour une marche arrière. La Palestine n’a-t-elle pas été perdue quand son sort lui a échappé et quand les grandes puissances s’en sont emparées ? C’est là que se situe la dimension allégorique du film.

Le procès a l’avantage d’exposer et de disséquer les arguments opposés des deux camps. Certes son déroulement et les échanges vifs entre les deux avocats, sur lesquels se greffent des considérations plus intimes relevant des rapports père-fille, ont enflammé l’audience et ont

provoqué des troubles à l'intérieur et à l'extérieur du tribunal. Les injures fusent des bancs du public et des jeunes surexcités en viennent aux mains. La juge doit calmer les passions et demande au père et à sa fille de faire des efforts dans ce sens. Les longues séances au tribunal sont bien menées et bien documentées. On joue cartes sur table et le spectateur est suspendu aux alibis, témoins (la présence de l'ex-soldat jordanien sur une chaise roulante est surprenante) et preuves avancées. Le débat sur les effets du coup de poing de Yasser, sur le propos raciste et diffamatoire de Toni concernant les Palestiniens, est intéressant et constructif. Le rappel de quelques formules célèbres, du genre « la route de la Palestine passe par Jounieh » du leader palestinien Abou Ayad, et la projection d'un reportage sorti des archives sur la razzia de Damour et les familles qui y ont péri, sont de précieux documents sur la sale guerre que les nouvelles générations se doivent de connaître. Les slogans des belligérants, les discours de Béchir Gemayel et de Samir Geagea, les images authentiques de la guerre, le retour à des épisodes sombres du calvaire palestinien comme le Septembre noir, sont inconnus des Libanais condamnés à l'amnésie et au programme d'Histoire de l'Education Nationale qui s'arrête à l'indépendance en 1943.

Le procès dévoile des vérités sur le passé des personnages et sur celui du Liban de l'époque, sans prétendre à l'exhaustivité. On rappelle le Septembre noir et le massacre de Damour comme on aurait pu évoquer le Samedi noir (6 décembre 1975) et les massacres de Sabra et Chatila (17 septembre 1982). On n'est pas dans un documentaire qui retrace les événements de la guerre, mais dans une fiction du présent qui retourne par moments à quelques péripéties vécues par les personnages. Toutefois cette réalité ne peut masquer le fait que dans le récit, la première et la dernière parole sont données à Toni. On n'entend pas les discours des leaders palestiniens qui traitaient les chrétiens d'isolationnistes et de traîtres sionistes. Il aurait été de bon ton de confronter les meetings politiques des deux bords pour laisser le spectateur en juger. Yasser est plutôt taiseux. Il faut le chercher pour qu'il réagisse. Cette réserve le met à l'affût des quolibets et des sorties ridicules, et rend son personnage plus nuancé que Toni. C'est ce qui a dû plaire au jury du festival de Venise : le jeu tout rentré de Kamel El Bacha dans le rôle de Yasser Salameh (récompensé, à juste titre, du prix d'interprétation masculine), préféré à l'exubérance toute orientale de Toni (Adel Karam).

Le procès est l'occasion en or pour épingler des comportements et pointer du doigt la corruption et l'opportunisme de certains dirigeants. Ainsi le député de la région, véritable instigateur et promoteur du chantier a dans un premier temps recadré Yasser pour son refus de frelater la peinture, puis l'a congédié via son contremaître pour son refus de s'excuser et enfin l'a applaudi dans le cadre des manifestations pro-palestiniennes pour être en symbiose avec une partie de l'électorat de la capitale. Il représente ce que beaucoup de Libanais pensent des hommes politiques qui les gouvernent : des corrompus, des escrocs et des hypocrites. Décidément, Ziad Doueiri ne rate aucune occasion pour épingler les tares et les vices de la



politique et de la société libanaise. Son sens de l'observation est d'une rare acuité et il filme dans les lieux où l'action se déroule. Le retour de Toni à sa ville natale après avoir fait le deuil de la guerre et des idées et des clichés qu'il a longtemps nourris, se concrétise dans les champs de bananiers caractéristiques de Damour et des villes côtières du Sud. La terre natale est celle de l'enfance retrouvée, de la mère perdue qui le rappelle dans son sein d'où le beau plan le montrant étendu à même le sol, collé à la matrice odorante et ensoleillée. Le voilà à six ans à bord de la camionnette paternelle<sup>1</sup> qui cahote et fraye un chemin entre les bananiers. Il faut renouer avec le Liban de l'avant-guerre pour oublier celui de la guerre et de l'après-guerre. N'est-ce-pas ce que fait régulièrement Ziad Doueiri en revenant au Liban de ses origines ?

---

1- La plaque d'immatriculation a le format actuel, alors qu'elle doit avoir celui des années soixante-dix.